

De Sollers à Beigbeder : la fabrique des nouveaux réactionnaires de la littérature française

Episode 1

[Romaric Godin](#) et [Ellen Salvi](#)

Mediapart, 7 août 2023

L'un s'est dit « *incapable d'aimer une femme de 50 ans* ». L'autre préférerait que l'on parle de « *jeunes chattes humides* » plutôt que de « *jeunes filles en fleurs* ». Le troisième [estime](#) que seule « *la peur de la prison ferme retient les hommes d'agresser sexuellement toutes les femmes qui leur plaisent* ». Quant au dernier, il a plusieurs fois [porté](#), au fil de ses récits de voyage, un regard misogyne sur ces « *vieilles filles* » qui « *atteignent l'âge de non-retour* ». À eux quatre, ils ont vendu des millions de livres.

Ils s'appellent Yann Moix, Michel Houellebecq, Frédéric Beigbeder et Sylvain Tesson. Avec d'autres, ils ont répandu depuis les années 1990 leurs ego littéraires partout, de traductions en adaptations cinématographiques, de plateaux de télévision en colonnes de journaux. Chroniqueurs sur Europe 1 ou au *Figaro Magazine*, on les croise aussi dans les colonnes de *Valeurs actuelles* ou sur les plateaux de Cyril Hanouna, de Pascal Praud ou de Mathieu Bock-Côté, qui en ont fait leurs nouvelles coqueluches.

Longtemps considérés comme des auteurs impertinents, parfois même classés à gauche, ils sont devenus les béquilles plus ou moins solides du grand mouvement de droitisation de la société française. Avec le temps, ils ont fini par épouser les paniques morales de notre époque : certains sont obsédés par l'islam, d'autres fustigent le « wokisme », tous redoutent les féministes. Chacun à leur façon, ils représentent aujourd'hui les fers de lance de « *la lutte contre le politiquement correct* ».



Michel Houellebecq à Francfort (Allemagne) en octobre 2017. © Photo Tim Wegner / LAIF / REA

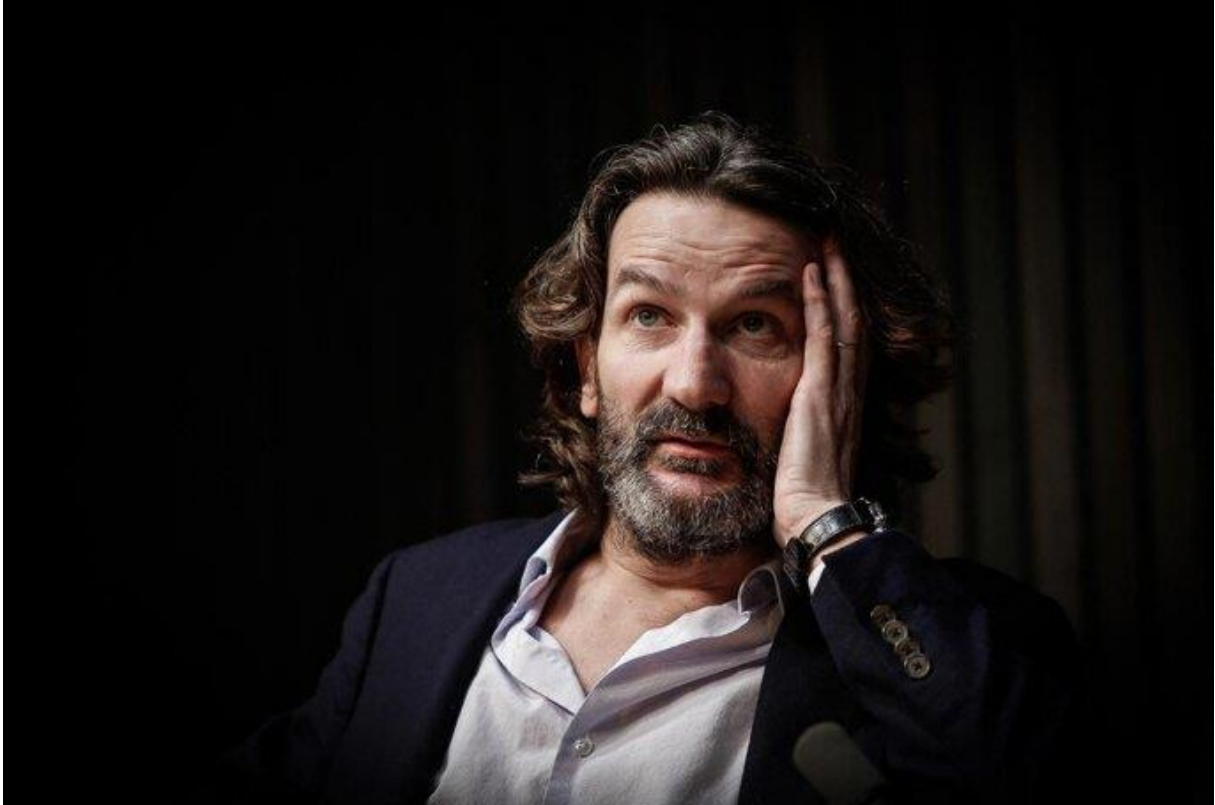
Sous couvert de provocation, ces amateurs de polémiques et de scandales ont suivi – pour ne pas dire accompagné – l'évolution sociale et politique d'une partie de la bourgeoisie française, qui se sent menacée par les mouvements d'émancipation et d'égalité. Désormais, la plupart d'entre eux se revendiquent volontiers « réactionnaires ». Ils y voient même « un signe d'intelligence », pour reprendre les mots de Frédéric Beigbeder au sujet de son ami Michel Houellebecq. Si leurs parcours et leurs marottes divergent – tous ne sont pas aussi obnubilés par l'islam que ne le sont l'auteur de *Soumission* (Flammarion, 2015) et Sylvain Tesson –, leurs crispations procèdent du même état d'esprit. À leurs yeux, la société évolue dans le mauvais sens, tout simplement parce qu'elle n'évolue pas dans le leur. Raison pour laquelle ils perçoivent de nouvelles formes de totalitarisme sous le moindre sujet, y compris dans des domaines qui font pourtant consensus.

En septembre 2022, au sortir d'un été caniculaire, Yann Moix s'est ainsi retrouvé à fustiger l'écologisme, « *cette religion qui veut brûler l'homme d'autrefois et culpabiliser l'homme d'aujourd'hui* ». « *La nature est l'équivalent chez nous de Kim Jon-un [le leader nord-coréen – ndlr]. Il s'agit d'éduquer les consommateurs, de punir les producteurs, d'humilier les profiteurs, de mettre les nocifs hors d'état de nuire* », a très sérieusement expliqué l'auteur de *Podium* (Grasset, 2002) [sur Europe 1](#).

Les antiféministes de la littérature française

Depuis quelques années, ces auteurs se sont trouvés un nouveau point commun : le

rejet du féminisme contemporain et du mouvement #MeToo, qui a provoqué chez eux une panique générale. Dénonçant les « *néo-féministes* » qui voudraient les « *censurer* » (Frédéric Beigbeder), critiquant les combats pour l'égalité – une « *ambition de terrassier* » (Sylvain Tesson) –, ils regrettent le temps où les hommes blancs et hétérosexuels surplombaient le monde sans jamais être contrariés.



Frédéric Beigbeder lors d'une rencontre à la librairie Mollat à Bordeaux, le 9 février 2018. © Photo Thibaud Moritz / Abaca

L'un des plus virulents en la matière est sans conteste Michel Houellebecq, qui ne manque jamais une occasion de s'en prendre à ses « *aimables connes* » (*Interventions 2020*, Flammarion, 2021), « *ces pétasses* » avec qui parler serait comme « *pisser dans un urinoir rempli de mégots* » (*Les Particules élémentaires*, Flammarion, 1998). Il voit l'émancipation des femmes comme des régressions civilisationnelles au regard de « *l'immense travail de domestication accompli* » par le passé.

En matière d'antiféminisme, d'autres se montrent – un tantinet – plus subtils. C'est notamment le cas de Yann Moix qui, depuis la toute première phrase de son tout premier roman, *Jubilation vers le ciel* (Grasset, 1996), adopte une position de victime passive : « *Ce que les femmes préfèrent chez moi, c'est me quitter.* » L'idée reste cependant la même puisque sous sa plume, comme sous celle de ses contemporains, les femmes sont responsables des malheurs du monde.

Le retour à la grande tradition de l'antimodernité, symptôme d'un malaise profond de la société bourgeoise.

Au moment de la parution de son livre *Paris* (Grasset, 2022), Yann Moix s'était indigné à l'idée que l'on puisse penser qu'il avait invisibilisé les personnages féminins

dans son texte « *Dans le roman, les femmes existent, avait-il assuré. Mais uniquement en fonction des personnages masculins et semblent effectivement secondaires. Cependant, elles sont au centre du roman. Tout tourne sans arrêt autour d'elles. Elles apportent souvent des malheurs aux personnages en général, et en particulier au narrateur.* »

En retournant à leur profit le rapport de domination ou en niant ce dernier, comme le fait Frédéric Beigbeder dans *Confessions d'un hétérosexuel légèrement dépassé* (Albin Michel, 2023) où il conteste l'existence du patriarcat, ces écrivains s'inscrivent dans la lignée d'une autre figure de la littérature française : Philippe Sollers. Pour plusieurs d'entre eux, l'auteur de *Femmes* (Gallimard, 1983) est d'ailleurs un modèle, « *un arrière-grand frère* » (Yann Moix), l'« *ayatollah de la beauté pure* » (Sylvain Tesson).

Ils s'inscrivent, comme lui, dans la grande tradition de l'antimodernité qui avait déjà été, de la fin du XIX^e siècle aux années 1950, le symptôme d'un malaise plus profond de la société bourgeoise. Une tradition portée par certaines de leurs références littéraires, comme Joris-Karl Huysmans, écrivain dit de la « *décadence fin de siècle* », auquel Michel Houellebecq rend hommage dans *Soumission* et que Frédéric Beigbeder a salué dans cette chronique du *Figaro Magazine*.

Un goût prononcé pour les infréquentables

Un texte les rassemble tous, par son inventivité stylistique et son rejet violent de la modernité : *Voyage au bout de la nuit* (Denoël et Steele, 1932) de Louis-Ferdinand Céline. Le « *livre qui a changé [la] vie* » de Yann Moix. Celui dont Sylvain Tesson fredonnait l'exergue lors de son « *épopée* » en side-car entre Moscou et Paris, racontée dans *Berezina* (Guérin, 2015). Celui qui fit office de « *dépuçelage mental* » pour Frédéric Beigbeder. Et que même Michel Houellebecq « *aime bien* », lui qui n'apprécie guère Céline en dehors de ses pamphlets antisémites qu'il trouve « *pas mal* ».

Ces pamphlets, Yann Moix les juge pour sa part « *obscènes et inouïs d'antisémitisme* ». Mais ils n'enlèvent rien, selon lui, au « *génie* » de Céline. De façon générale, l'auteur de *Podium* est plutôt enclin à « *séparer l'homme de l'artiste* ». « *Je ne m'interdirais jamais d'aller voir l'œuvre d'un génie ou de lire un génie sous prétexte qu'il a violé une fillette* », disait-il en novembre 2022 à propos du réalisateur Roman Polanski, dans l'émission qu'anime Frédéric Beigbeder [sur Radio Classique](#). Comme plusieurs autres écrivains de sa génération, Yann Moix a conservé un goût prononcé pour les infréquentables. Au début des années 2000, il faisait ainsi partie des écrivains en vue qui continuaient d'encenser Marc-Édouard Nabe, malgré la publication de son livre *Au régal des vermines* (Barrault, 1995), dans lequel on pouvait notamment lire : « *C'est pas parce que Hitler était contre les juifs que je dois être forcément pour.* » C'est aussi à cette époque qu'il fit la connaissance de Paul-Éric Blanrue, ancien du Front national (FN) et soutien du négationniste Robert Faurisson.



Yann Moix à Lille en juin 2018. © Photo Sarah Alcalay / Sipa

En 2019, l'auteur de *Podium* avait lui-même été contraint de reconnaître être l'auteur d'écrits et de dessins antisémites, publiés lorsqu'il était étudiant. « *Je produisais de la merde* », a-t-il admis à l'époque, sans jamais renier ses amitiés. « *J'aime fréquenter des gens particulièrement parce qu'ils ne me ressemblent pas* », expliquait-il encore l'an dernier sur Radio Classique. Dans la même émission, il évoquait aussi un autre de ses amis, Gérard Depardieu, qu'il a suivi en Corée du Nord.

De ce voyage, Yann Moix a tiré un documentaire de 2 h 30 dont il a mesuré le potentiel en le montrant à « *une stagiaire de 20 ans* » qui travaillait dans la maison de production où il le montait. « *Elle est partie au bout de cinq minutes en disant : "C'est trop genré pour moi, c'est insupportable, je ne veux pas en voir plus."* Donc, *j'ai senti ce jour-là que je tenais quelque chose* », a-t-il affirmé face à un Frédéric Beigbeder hilare et visiblement ravi d'échanger avec cet invité qui considère, comme lui, que les écrivains font figure de derniers résistants dans une société dominée par les interdits.

Comme Michel Houellebecq – qui considère tout de même qu'Éric Zemmour est l'« *avatar contemporain le plus intéressant* » –, les deux hommes entretiennent un rapport distendu à la politique partisane. « *Moi, je suis une vraie girouette, je n'ai aucune colonne vertébrale politique* », assurait Yann Moix, en 2015. « *Cela m'a toujours fait un peu chier, la politique* », confiait Frédéric Beigbeder, en 2020. « *J'ai un inintérêt profond pour la comédie humaine* », écrit aussi Sylvain Tesson dans son journal *Une très légère oscillation* (Équateurs, 2017).

Dans les années 1990, cette forme de conservatisme a pris une nouvelle tournure grâce à l'autofiction.

Tout de même revendiqué de droite – « *Je préfère la liberté à l'égalité, l'expérience individuelle à l'expérience collective, le passé à l'avenir* » –, le plus célèbre des « écrivains voyageurs » français entretient également des liens anciens avec l'extrême droite, comme l'a raconté le journaliste François Krug dans *Réactions françaises* (Seuil, 2023). Mais le courant antimoderne qu'il incarne, avec d'autres auteurs de sa génération, n'est pas « réactionnaire » au sens classique du terme, dans le sens où il ne s'inscrit pas dans la tradition littéraire de la droite.

La littérature de droite a toujours existé et s'est souvent incarnée, au cours des trois derniers siècles, dans les écrivains membres de l'Académie française. Elle magnifie la société d'avant par des œuvres convenues et édifiantes écrites dans une langue châtiée, mais souvent sans rapport avec la réalité linguistique. D'ailleurs, cette littérature de droite n'aime pas tellement les auteurs qui prennent trop de liberté, notamment avec la langue. C'est pour cette raison qu'un Michel Houellebecq a pu apparaître dans les années 1990 comme un « provocateur ».

Il s'agit évidemment d'un malentendu. Car si l'antimoderne est antisocial, il n'est absolument pas révolutionnaire. Sa détestation affichée de la société s'accompagne d'une détestation de tout changement qui viendrait perturber le cadre créateur de l'écrivain. Dans la littérature contemporaine, cette forme de conservatisme a pris une nouvelle tournure grâce à l'autofiction, devenue dominante en France au moment même où émergeait la génération d'auteurs qui nous intéressent ici.



Sylvain Tesson lors du Festival de Cannes, le 14 juillet 2021. © Photo David Niviere / Abaca

L'autofiction est un genre qui correspond parfaitement à l'ambition antimoderne en ce qu'elle place l'écrivain comme sujet de la critique de la modernité. Il devient ainsi

porteur de vérité. « *Un roman n'est pas là pour dire les choses exactement. Il est là pour dire les choses véritablement* », proclamait d'ailleurs Yann Moix [sur France Inter](#), en 2021. Dans son livre *Verdun* (Grasset, 2022), troisième volet de sa tétralogie nombriliste qu'il complétera à la rentrée par un journal à paraître chez Bouquins – « *1 800 pages sur l'année 2016* » –, il expliquait les choses de façon plus transparente encore :

« *Je ne changerais pas le monde et le monde ne me changerait pas. Quitte à n'être personne, autant être soi : je ferais carrière non seulement par moi-même, mais dans moi-même. La seule matière que j'enseignerais – je n'aurais d'autre élève ni d'autre discipline que ma seule personne – ce serait, comme eût dit Gombrowicz : moi, moi, moi. Il s'agirait d'imposer mes tares, de faire culminer mes défauts, de promouvoir mes défaillances. D'être tout à partir de rien.* »

Caresser l'air du temps, fût-il rance

Le genre autofictionnel, qui n'a cessé de prospérer depuis le début des années 2000, a profondément modifié la posture antimoderne. Plutôt que de changer le monde, les écrivains « engagés » se sont employés à défendre leur environnement social et culturel, considérant que les mouvements d'émancipation mettaient en péril leur confort d'écriture. D'où leur adhésion à cette logique de pseudo-résistance à une prétendue domination des « minorités agissantes », comme l'a théorisé Michel Onfray dans *Décadence* (Flammarion, 2017) sur plus de 650 pages.

On retrouve logiquement ces obsessions dans la revue *Front populaire*, créée en 2020 par le philosophe aux côtés de Stéphane Simon, qui a longtemps produit les émissions de Thierry Ardisson, dans lesquelles se pressaient les jeunes Yann Moix et Frédéric Beigbeder. C'est dans ses colonnes que Michel Houellebecq avait déclaré fin 2022 : « *Quand des territoires entiers seront sous contrôle islamiste, je pense que des actes de résistance auront lieu. Il y aura des attentats et des fusillades dans les mosquées, dans des cafés fréquentés par des musulmans, bref des Bataclan à l'envers.* »

Pour imposer leur vérité au-delà des pages de leurs livres, ces auteurs réactionnaires renouent avec une forme de mercenariat. Yann Moix le revendiquait récemment dans *L'Express* : « *Je n'ai pas honte de dire que je dois sponsoriser mon écriture, je suis mon propre mécène.* » Mais pour être un bon sponsor de soi-même, il faut caresser l'air du temps, fût-il rance. Faire polémique. Et s'attaquer à tous les « -isme » qui nous tombent sous la main : « wokisme », « néoféminisme », « islamisme », « écologisme »... Bref, suivre la même stratégie que les égaré-es de la politique.

L'histoire de cette dérive littéraire est donc une part de l'histoire plus globale de la France. Elle prend racine au début des années 1980 avec la parution du roman *Femmes* de Philippe Sollers, matrice des évolutions à venir. À découvrir dans le deuxième épisode de cette série.

[Romaric Godin](#) et [Ellen Salvi](#)

La grande dérive de la littérature française

SÉRIE

2 épisodes

Sollers 1983 : la contre-révolution littéraire

ÉPISODE 2

De Sollers à Beigbeder : la fabrique des nouveaux réactionnaires de la littérature française

ÉPISODE 1